

Interview

« L'ÉQUILIBRE ENTRE LA FORME ET LE FOND » : UN ENTRETIEN AVEC CRISTINA ESCOBAR

Née à Santiago de Cuba en 1977, Cristina Escobar est venue s'installer en France en 2001. Elle vit et travaille actuellement à Nancy où se tient en ce moment sa première exposition individuelle « Mirages », jusqu'au 4 mai 2015, au Musée des Beaux-Arts. Art Media Agency s'est entretenu avec cette artiste engagée sur son parcours et ses aspirations.

Comment vous définissez-vous en tant qu'artiste ?

Je suis passionnée par le dessin depuis que je suis toute petite. J'ai su que je deviendrai artiste quand j'ai vu une revue des années 1950 que ma mère avait à la maison. Dans celle-ci était reproduit le tableau d'un artiste russe qui m'a profondément déprimée. J'ai alors compris qu'une œuvre plastique pouvait créer beaucoup d'émotion sans explication. Ma mère m'a alors acheté du matériel pour que je dessine. À 14 ans j'ai passé le concours de l'Académie d'Arts plastiques et d'Audiovisuel de Santiago de Cuba et en suis sortie diplômée à 18 ans. C'étaient des études académiques, c'est-à-dire que l'on apprenait d'abord la technique. Après cela, on m'a proposé de faire des décors scénographiques pour le théâtre — à Cuba, les disciplines artistiques se mélangent beaucoup. J'ai travaillé dans le théâtre pendant deux ou trois ans et c'est là que j'ai été séduite par l'espace et les volumes.

Vous êtes ensuite venue en France...

En 2001, j'ai présenté mes œuvres lors d'une exposition individuelle. Mais il fallait que j'aille plus loin, que je connaisse mieux l'art européen. J'en connaissais très peu à ce propos à cause de l'embargo cubain qui limite notre accès à la culture mondiale. J'ai donc intégré l'École nationale supérieure des Beaux-Arts en deuxième année, à Nancy. Au début, c'était un peu dur. Pour moi une école d'art délivrait un enseignement d'académique alors qu'aux Beaux-Arts ce n'était pas cela. Il s'agissait davantage de chercher au plus profond de soi.

Pensez-vous que les bases académiques manquent aux étudiants des écoles françaises ?

Je ne peux pas généraliser mais effectivement, j'ai plusieurs fois été sollicitée par mes camarades pour ce qui concerne le savoir-faire que j'avais pu acquérir à Cuba. Parfois cela leur manquait. Ce sont souvent des bases nécessaires pour aller plus loin. La non compétence technique peut être un véritable obstacle à la création.

Dans vos œuvres, il semble qu'il y ait un équilibre fort entre la forme et le fond. L'un et l'autre sont à la fois nets et percutants...

Pour moi, c'est important de séduire. Nous sommes dans un monde de consommation. Je n'ai pas envie de déranger au premier regard. Le visiteur voit d'abord la beauté puis, quand il gratte, tout bascule et il ressent une émotion peut-être plus frappante. Cette émotion — peut-être plus violente que le regard esthétique du premier coup d'œil — m'a souvent interpellé dans les œuvres d'autres artistes. Mais je n'ai surtout pas la prétention de changer le monde. Mon œuvre est une façon de dialoguer, de revenir sur quelque chose qui m'a frappé, qui m'a touché. Et la beauté permet d'adoucir cette parole.

Comment parvenez-vous à maintenir cet équilibre ? La facture esthétique doit vous prendre beaucoup de temps et d'énergie, peut-être au détriment du sens ?

Ce n'est pas conscient. C'est peut-être quelque chose qui vient tout seul, du plus profond de moi. Ce qui me préoccupe c'est ce que l'œuvre exprime. J'imagine toujours l'œuvre avec cette beauté formelle, mais cela ne prend jamais le dessus : je ne perd pas le fil quant à ce que je veux transmettre. La beauté formelle en est plutôt le complément, je ne la sépare pas de ce que je veux évoquer.

Vous travaillez absolument tous les médiums. Comment choisissez-vous celui que vous allez utiliser ?

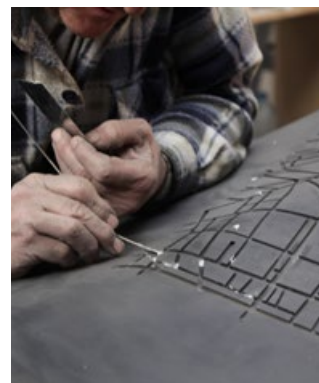
C'est quelque chose qui vient dès le début. Il y a d'abord une émotion brute et je trouve souvent assez spontanément le médium adéquat pour l'exprimer. Je ne me donne pas de contraintes. Je retiens le médium que je visualise le mieux pour appuyer le message en question.

Vous semblez maîtriser la technicité des médiums que vous utilisez. Comment faites-vous ?

Ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, pour le verre je fais appel à un artisan ou à un expert, car c'est très difficile pour moi. Cela m'est arrivé d'utiliser des médiums — comme la pierre — que je ne connaissais pas et que j'apprends à maîtriser sur le moment. J'aime les défis, mais cela dépend du temps que j'ai pour les relever. Il n'y a que le dessin que je maîtrise parfaitement bien.

Qu'avez-vous voulu dire à travers l'exposition « Mirages » au Musée des Beaux-Arts de Nancy ?

Il est important de bien préciser que le message n'est pas revendicatif. L'œuvre revient plutôt sur une forte émotion que j'ai eue lorsque je suis arrivé à Paris. Disons que c'est un dialogue que je veux instaurer et que j'engage par l'expression d'une émotion personnelle.



Travail en cours
Cristina Escobar

Crédit : Laurent Cunat

Le lotissement (détail)
Cristina Escobar

Crédit : Laurent Cunat





Cristina Escobar

Courtoisie Cristina Escobar

Interview

« L'ÉQUILIBRE ENTRE LA FORME ET LE FOND » : UN ENTRETIEN AVEC CRISTINA ESCOBAR

Une installation comme *La Cité Idéale* contient-elle un message plus politique par exemple ?

Pas exactement. Ce ne sont pas des messages destinés à faire changer le monde directement mais qui peuvent déranger ou changer un regard. On m'a dit une fois « C'est une claque ! ». Je ne cherche pas à mettre des claques mais à m'exprimer sincèrement. Je reviens beaucoup sur un vécu personnel, forcément marqué par la politique, par la dictature sous laquelle j'ai grandi. Par exemple, j'ai réalisé *Solo para llorar*, une boîte de mouchoirs. Cela se référait au 75 prisonniers politiques condamnés à Cuba en 2003. J'ai alors utilisé 75 mouchoirs en papier sur lesquels j'ai écrits le nom et la condamnation de chacun des prisonniers. Cela me touche de près parce que mes parents ont eux-mêmes été des prisonniers politiques. Le message et la résonance personnelle de ce qui est condamné sont forcément imbriqués.

Votre parcours de vie continue-t-il d'influencer votre pratique actuelle ? « Mirages » ne semble pas revenir sur votre expérience à Cuba par exemple.

Oui et non. Je commence à m'habituer à la liberté et à mettre la méfiance de côté, ce qui n'est pas facile quand on a grandi en ne connaissant que cela. Tout ce que j'ai vécu à Cuba est toujours là mais j'ai évolué. Cependant, je pense que les thèmes de l'immigration et de la liberté restent et resteront longtemps présents chez moi.

L'exposition au Musée des Beaux-Arts de Nancy est votre première exposition personnelle dans un musée...

Quand on m'a dit que j'exposerais dans un musée j'étais à la fois heureuse et angoissée. Il fallait que ce soit vraiment bien. J'avais peur du faux pas qui balaierait d'un coup tous les efforts et les sacrifices que j'ai fait jusqu'à présent. J'ai réalisé après coup la chance que cela constituait et m'en réjouis aujourd'hui.

Pouvez-vous nous raconter l'histoire de la production de cette exposition ?

Quand je suis arrivée dans l'entreprise [France-Lanord & Bichaton], c'était la première fois qu'ils accueillaient une artiste et la première fois que j'allais en résidence dans une entreprise [ndlr : cela s'inscrit dans le programme Art et Entreprise lancé en 2014 par le Ministère de la Culture]. J'ai alors découvert leur histoire et me suis donné du temps pour savoir ce que j'allais créer. Dès le début, je me suis dit qu'il fallait que cela parle de l'histoire de l'entreprise. J'ai commencé par produire l'installation *Premières pierres* avec sept éléments en pierre taillée, qui évoque l'histoire de l'immobilier. La pierre était le matériau évident. Lorsque j'avais entendu « La pierre est une valeur sûre », j'avais d'abord cru qu'ils parlaient du matériau. Mais en fait le double sens reste très parlant. La deuxième œuvre que j'ai réalisée est l'installation *Les Lotissements*. Étant donné que l'entreprise a fabriqué des lotissements pour les familles modestes après la guerre, j'ai voulu faire un lien avec les tentes des sans-abris qui se multiplient à Paris. Ainsi l'installation compte autant de tentes [noires, en polyuréthane, bois, fibre de verre et polystyrène] qu'il y a d'arrondissements à Paris.

Ces deux installations ont présenté de forts défis techniques, cela vous stimule-t-il ?

Cela revient à se dire : « aujourd'hui je ne sais pas, demain je saurai. » C'est très important d'apprendre de nouvelles choses. Pour *Jeu de ficelle*, deux mains noires étiraient des barbelés de verre. Je voulais des mains hyper-réalistes, que je n'aurais pu faire avec mes compétences en sculpture, et je tenais à ce que ce soit mes mains. Alors je les ai moulées. Pour les barbelés, le verrier m'a longtemps dit que c'était impossible. Nous avons dû réaliser d'innombrables tentatives. Une fois même nous avions un prototype fini, mais il a quand même fini par se casser. Le verrier s'est vraiment arraché les cheveux ! J'étais très soulagée de la voir partir !

Quelle relation avez-vous nouée avec Olivier Crancée, le dirigeant de France-Lanord & Bichaton ?

Nous sommes devenus très complices avec le temps. Nous avons mené notre projet comme un vrai binôme. Même s'il n'a pas participé à la réalisation manuelle, il m'a vraiment accompagnée du début à la fin. Il était très rassurant. Je savais et je sais que je peux toujours compter sur lui. Puis comme il était très réfractaire à l'art vidéo, je l'ai emmené voir l'exposition sur Bill Viola à Paris.

Est-ce important pour vous de travailler en collaboration ?

Je travaille comme cela depuis mon premier métier, la conception de décors de théâtre, à Cuba. Pour moi c'est effectivement important. Certes, c'est plus rapide de travailler seul dans son atelier : on exécute aussitôt ses propres décisions ; mais j'aime avoir l'avis de tous ceux avec qui je travaille et la solitude peut être angoissante.

Quels sont vos prochains projets ?

Je cherche depuis longtemps à faire une version en trois dimensions de *La Cité Idéale* [une peinture murale]. Je pense cette fois-ci travailler le béton. J'aimerais aussi exposer davantage mon travail à Paris. J'ai de très bons souvenirs de l'exposition que j'y ai faite en 2014 et il me tarde d'y revenir. ■



Le lotissement (détail)
Cristina Escobar

Crédit : Laurent Cunat

Le lotissement (détail)
Cristina Escobar

Crédit : Laurent Cunat

